

**Rede des ehemaligen Generalsekretärs des Internationalen Währungsfonds
und Ehrengouverneurs der Banque de France
Michel Camdessus
anlässlich der Verleihung des Internationalen Karlspreises zu Aachen an
den Gründer von Sant' Egidio
Prof. Andrea Riccardi**

„Vielmehr habe ich euch Freunde genannt.“

Permettez-moi de vous dire l'honneur que je ressens de venir prononcer devant vous la « laudatio » d'Andrea Riccardi. Et la joie, oserais-je-dire, surtout. Car il y a des moments rares dans nos vies, où il nous faut nous arrêter et simplement remercier le ciel pour un don reçu. Ce don, pour moi, c'est l'amitié d'Andrea Riccardi et de la Communauté Sant'Egidio. Cette amitié est le seul titre que j'ai pour venir vous féliciter de votre choix et m'exprimer devant vous. Oui, je ne suis qu'un de leurs amis, mais dire cela, dans l'univers de Sant'Egidio, c'est revendiquer la plus haute dignité, car rien n'est plus important pour eux que ceux qu'ils appellent « leurs amis », tous accueillis avec la même cordialité, le même respect, la même égale considération, qu'ils soient clochards des rues de Barcelone, malades du SIDA au Mozambique, cardinaux, dignitaires ou chefs d'Etat...

Oui, comme je l'imagine un grand nombre d'entre vous, j'ai cette chance d'être de leurs amis et c'est seulement comme tel que je vais m'exprimer. J'éprouve, néanmoins, un certain scrupule car Andrea Riccardi aime beaucoup mieux que l'on parle de sa Communauté que de lui-même. Comme c'est à lui cependant que le Prix est attribué, je vais donc dire quelques mots d'abord du « Professore » car sa carrière d'historien, son incomparable familiarité avec l'histoire des deux Rome et celle des bouleversements idéologiques et culturels du monde contemporain, ont profondément marqué les engagements du grand européen que vous honorez aujourd'hui. Je dirai donc un mot de lui, avant de reconnaître qu'il m'est impossible d'essayer de distinguer sa contribution personnelle de celle de la Communauté Sant'Egidio à l'histoire des trois dernières décennies.

L'œuvre d'historien du professeur Riccardi est considérable. Il poursuit son enseignement aux Universités de la Sapienza et de Rome III, tout en publiant d'innombrables livres et articles souvent traduits dans plusieurs langues. Le fil rouge qui traverse son œuvre de chercheur et de penseur de l'histoire se tresse, dans une remarquable fécondité, avec sa réflexion sur l'évolution des relations internationales et les priorités d'un engagement au nom du christianisme, sur les lignes de front les plus avancées du monde actuel. Ce travail de l'historien et de l'intellectuel est aussi celui du citoyen romain. Il se prévaut de ce privilège avec Paul : « Civis romanus sum... », mais il mesure parfaitement aussi la responsabilité très singulière et universelle de cette ville et de ses habitants au sein de la communauté humaine.

L'histoire est pour lui maîtresse de sagesse. Son ami, le Père Congar, lui disait que sans l'histoire, on demeure « analphabète, incapable de lire le présent ». Il ne cessera d'explorer la confrontation de l'Eglise catholique et des tragédies du XXe siècle. Il s'y appliquera hors de tout idéologisme, avec un sens aigu de la dimension culturelle des événements. Nul chercheur, par exemple, n'a plongé aussi intensément son regard dans celui -profond et tragique- de Pie XII, le pape le plus controversé des temps modernes.

Ses recherches l'amènent à reconnaître l'importance du politique et de ses limites. « Tout n'est pas politique », dit-il sagement. Il y puise ce sens de la complexité des hommes et des situations, cette certitude qu'il reste toujours quelque chose d'humain dans l'homme. Cette certitude guidera, nous le verrons, les initiatives les plus audacieuses de la Communauté. Ces expériences, les dialogues incessants qui s'y poursuivent dans une profonde sympathie pour tout ce qui se cherche, nourrissent ses ouvrages qui sont autant de manifestes d'Espérance ; je pense à « La paix préventive » et à « Vivre ensemble » pour ne citer que les plus récents. Il s'agit pour lui d'aller toujours plus loin dans l'intelligence du monde pour contribuer à le changer, nullement de prétendre diriger une quelconque école de pensée.

Nous allons retrouver la trace de ce travail de grand intellectuel dans la vie de la Communauté Sant'Egidio. Venons-en donc à ce que sont les traits si singuliers de celle-ci, et à l'évolution de sa mission au cours de ces quatre décennies. J'y découvre trois charismes et autant de missions.

I - Trois charismes

Il faut se méfier des mots quelque peu prétentieux lorsqu'on parle d'Andrea Riccardi et de la Communauté. Je devrais donc parler plutôt de trois traits qui sautent aux yeux lorsqu'on les rencontre. Ce sont autant de dons :

- le don de la Foi,
- celui de l'amitié
- et celui, si rare, d'une jeunesse durable...

Commençons par ce dernier. Bien des hommes et des femmes de notre temps ont eu 18 ans, l'âge de tous les rêves et de tous les engagements, en l'an de grâces 1968. Chance et défi s'il en fut ! On les a beaucoup célébrés. A Nanterre dans mon pays, ils étaient situationnistes, ils « interdisaient d'interdire » et descellaient les pavés du boulevard Saint-Michel pour y trouver la plage. Partout, ils rêvaient de changer le monde. Le monde a changé mais non dans le sens de leurs rêves. Ils ont changé eux aussi ; ils ont parfois changé de camp. L'âge les a marqués. Sauf nos amis de Sant'Egidio !

Andrea et ses amis avaient 18 ans en 1968. Leurs tempes ont pu grisonner. Ils ne se sont pas attiédés ; ils gardent intact leur rêve de rendre le monde plus fraternel et ils le réalisent. « Ils font de leurs rêves une réalité ». Ils gardent ainsi leur jeunesse. Jeunesse éternelle, pourrait-on dire, ou plutôt jeunesse durable pour parler comme aujourd'hui, et c'est un de leurs secrets.

De la jeunesse, ils ont le meilleur : une liberté, une pureté du regard sur le monde et les hommes, une disponibilité chaque jour nouvelle à l'engagement sans retour et sans rétribution, une audace intrépide, une vie toute entière portée par ce que Charles Péguy appelait la « petite fille Espérance », celle qui serait la plus petite des trois grandes vertus théologiques mais celle qui, pratiquée dans tous les désordres du monde, « étonne Dieu ». Une vertu, celle-là, dont un autre

écrivain de mon pays, bien connu à Sant'Egidio, George Bernanos, dira que seuls les pauvres et leurs amis en ont le secret.

Parce qu'elle garde cette jeunesse, dans toutes ses initiatives, la Communauté est sérieuse comme seuls savent l'être les enfants, mais elle ne se prend jamais au sérieux ; elle ne s'arrête jamais à l'amertume des échecs ni à la gloire des succès.

Andrea Riccardi et la Communauté Sant'Egidio ont ce désintéressement de la vraie jeunesse. Ils écoutent les appels, les méditent et vont de l'avant. Jamais ils n'investissent dans la notoriété, la recherche d'influence ou de pouvoir. Ils se savent là pour servir. Un point, c'est tout. Je ne connais aucune institution qui sache aussi bien effacer ses traces, qui ignore à ce point les vanités institutionnelles et dont tous les partenaires savent que jamais elle ne revendiquera pouvoir ou gratitude. Chacun sait qu'ici, on peut rencontrer même son ennemi -aussi lourdes que soient suspicions et rancunes- et que, pour cette rencontre, on sera simplement accompagné et servi, pas plus mais autant que nécessaire.

Voilà pour la jeunesse de l'esprit et des cœurs, jaillissante, prête comme au premier jour, à toutes les mises en route, à tous les appels de l'Esprit.

Cette jeunesse trouve dans l'Espérance sa source de jeunesse et elle en est simplement le visage, mais c'est la Foi, cet autre don, qui la porte : une Foi vécue dans l'écoute de la Parole et la prière : là est évidemment l'essentiel, là nous touchons au sacré de leur vie. Je suis tombé, la semaine dernière, sur ce mot d'un de leurs grands amis, le théologien orthodoxe Olivier Clément, qui livre l'un des secrets de Sant'Egidio : « La prière est cette dimension différente dont l'absence dégraderait notre action en agitation, ferait du christianisme une idéologie... ». Par la prière, ils changent le monde, presque sans y toucher, simplement en offrant leur tendresse aux pauvres et leur amitié aux hommes. Cela va loin. Olivier Clément ajoutait : « Les hommes de prière sont les vrais maîtres de l'Histoire... ».

Leur Foi est vécue en vérité, c'est-à-dire à la lumière de l'Évangile, tournée vers l'Autre, dans la rencontre des pauvres, dans un troisième don, l'amitié. Don de la Foi et don de l'amitié, amitié de prédilection pour les pauvres, se vivent chez eux dans un même mouvement, un même souffle. On devrait évidemment ici parler de charité, la vertu théologique par excellence, celle que chante Paul au 13e chapitre de son épître aux Corinthiens, mais à Sant'Egidio, elle a cette tonalité particulière de l'amitié. Dans leur rencontre des pauvres, on ne trouvera aucune trace de paternalisme ou de condescendance, mais le respect, l'attention, l'ouverture à un échange toujours unique, à une amitié fraternelle.

Jeunesse ou plutôt Espérance, Foi, amitié offerte : il ne vous a certainement pas échappé que ces trois dons-là ont été au 13e siècle dans l'Ombrie où la famille d'Andrea Riccardi a ses racines, ceux d'un autre groupe de jeunes gens autour d'un certain François d'Assise. En ce début du troisième millénaire, ces traits franciscains s'offrent aux yeux et au cœur de quiconque rencontre Sant'Egidio. Cette Communauté qui rassemble maintenant 50.000 membres à travers le monde (elle est présente dans cinq continents et plus de 70 pays) vit ces dons dans la triple mission de paix qu'elle s'est progressivement donnée.

II - Trois missions de paix

Andrea Riccardi et la Communauté Sant'Egidio prennent au pied de la lettre, en effet, le leitmotiv du Ressuscité : « La paix soit avec vous tous ! ». Ils le déclinent dans l'amitié des pauvres, leur contribution à la résolution des conflits et le soutien du dialogue interreligieux. Sur chacun de ces terrains, cet engagement pour la paix accomplit des miracles, illustrant à merveille les mots d'Annah Arendt pour qui « il entre dans les facultés de l'homme d'accomplir des miracles », brisant ainsi les déterminismes établis.

Le combat contre la pauvreté a été le premier à s'imposer à eux. Il demeure central dans leur vie car ils pensent, comme Gandhi, que « la pauvreté est la pire des violences faites aux hommes ». Les jeunes gens qu'ils étaient en 1968 découvraient la Rome de Fellini et de Pasolini, celle des borgate et des bidonvilles, celle de « la vie violente ». Ils prenaient en charge des enfants qui n'allaient pas à l'école et leur faisaient la classe... Ils commençaient aussi à susciter d'autres communautés dans la banlieue ; les membres en étaient surtout des femmes sur lesquelles la marginalité pesait le plus, des travailleurs, des garçons sans travail... C'est ainsi que tout a commencé.

Au fil des ans, la pauvreté a changé de visage : il y a toujours autant de vieillards isolés, mais sont apparus les drogués, les malades du SIDA, les exclus, les immigrés de toutes origines.

L'extraordinaire initiative du projet DREAM, ce premier miracle que je citerai (dream comme « rêve », mais en réalité comme Drug Resource Enhancement against AIDS and Malnutrition), illustre bien la portée de cet engagement pour les pauvres. Avec son engagement pour la paix au Mozambique, la Communauté était devenue très familière de ce pays. Elle y découvre que 600 nouvelles personnes y étaient infectées chaque jour du SIDA ! A ce moment-là, au début des années 90, la communauté internationale persistait dans une stratégie limitée à la simple prévention, prétendant ne pas pouvoir faire face au coût très élevé des traitements par antiviraux. Situation inacceptable pour Sant'Egidio car ces malades sont des amis. Comment se résigner à ne pas leur partager les soins qui, dans les pays avancés, garantissent la survie des personnes atteintes et permettent d'empêcher la transmission de la mère à l'enfant ? Ils lancent donc un programme accéléré de formation d'infirmières et d'assistants médicaux, ouvre des laboratoires de biologie moléculaire des plus modernes, remuent ciel et terre pour trouver les financements pour l'achat des médicaments génériques nécessaires. Le programme est un grand succès, les traitements sont en place, les malades suivis, la transmission du mal aux bébés enrayée. Je passe sur toutes les autres initiatives d'assistance aux pauvres et aux exclus, les soupes populaires, les foyers-logements, et tous autres projets humanitaires et de coopération au développement dans les pays pauvres du monde. Si l'occasion vous en est donnée, rejoignez l'une de leurs communautés un soir de Noël : vous y dînez avec des hommes et des femmes dont il est parfois difficile de soutenir le regard dans la rue, mais qui sont là, en amis.

Au contact des pauvres, le regard ne peut que progressivement s'élargir à la dimension mondiale du problème de la pauvreté : découvrir que la guerre est mère de toutes les pauvretés, et discerner pour des Européens l'importance vitale de la relation Europe-Afrique. De la même manière que DREAM est le miracle de l'amitié avec les pauvres, la paix au Mozambique et en quelques autres endroits du monde est, elle aussi, fille de l'amitié appliquée à des situations de conflits de plus en plus irréductibles. Comment ne pas souligner la portée de cet accord de paix du 4 octobre 1992 à l'origine de l'extraordinaire renouveau démocratique et économique de ce pays ?

La méthode de Sant'Egidio est singulière : elle s'inspire de celle de cet autre prophète, le bon pape Jean XXIII, qui consistait en permanence à laisser de côté ce qui divise et à commencer par ce qui unit.. Elle se fonde sur le choix des moyens les plus simples, l'extrême modestie et le souci de n'être qu'au service des autres artisans de paix, en respectueuse relation avec eux. Elle applique enfin ici, dans le monde des subtilités diplomatiques, la simple force de l'écoute patiente, du respect et de l'amitié offerte à tous. Une diplomatie de « la force faible » en quelque sorte.

Une telle méthode est-elle infaillible ou irrésistible ? Certainement pas, puisque nous sommes dans le domaine où se mêlent intérêts, cruautés et intransigeance humaines. Elle est pourtant un apport précieux à une civilisation qui, en ce début de XXI^e siècle, découvre que la paix et la guerre sont des choses trop sérieuses pour être exclusivement abandonnées aux généraux et aux diplomates, et le rôle que la société civile peut et doit jouer pour que le monde avance vers la paix et la fraternité. Ce progrès, cependant, demeurera inaccessible si les grandes forces spirituelles et religieuses n'assument pas vigoureusement le rôle auquel elles sont appelées.

C'est ici qu'il me reste à souligner la troisième mission que Sant'Egidio a acceptée au service de la paix et, évidemment, le miracle qui l'accompagne : le dialogue interreligieux dans le prolongement de la rencontre d'Assise du 27 octobre 1986. Au départ, il y a évidemment l'initiative géniale du Pape Jean-Paul II. On se souvient de ses mots au corps diplomatique : « Ce monde a besoin que les hommes et les femmes sensibles aux valeurs religieuses aident les autres à

retrouver le goût et la volonté de marcher ensemble. C'est cela « l'esprit d'Assise ». Il décida donc -malgré les réticences d'une partie de la Curie- de réunir, le 27 octobre 1986, 124 représentants des religions chrétiennes et non chrétiennes à Assise, « lieu que la figure séraphique de François a transformé en centre de fraternité universelle ». L'impact de la rencontre fut et demeure exceptionnel. Mais précisément, ses adversaires étaient décidés à ce qu'il le demeure ... et que la réunion ne se renouvelle pas. C'est ici qu'intervient Sant'Egidio ; bravant les foudres de l'administration vaticane, elle a constitué l'association internationale « Hommes et Religions » pour, comme l'explique si bien Jean-Dominique Durand, « maintenir ouvertes les portes d'Assise et en développer coûte que coûte les potentialités ». Une première rencontre eut lieu ainsi dès 1987 à Rome-même, avec le soutien de ces hommes exceptionnels que sont le Cardinal Martini et Mgr Vincenzo Paglia. Depuis lors, chaque année, l'événement se reproduit, avec un succès croissant et dans des lieux chargés de sens. Aix-la-Chapelle se souvient de la rencontre de septembre 2003, 40 ans après le discours de Martin Luther King : « I have a dream... ». Ils nous amèneront en septembre prochain à Cracovie et Auschwitz. Chacune de ces rencontres est une occasion d'ancrer dans le cœur des hommes leur engagement pour la paix et la fraternité, et de raviver en permanence chez les hommes de religion le sens de leur responsabilité sociale, leur immense responsabilité de prêcher inlassablement le pardon pour la paix, et pour prendre les mots de Jean-Paul II, « leur responsabilité historique de travailler pour l'unité de la famille humaine... » parce que « la paix est un don de Dieu, placé dans les mains des hommes ».

L'histoire dira un jour l'impact prodigieux de ces pèlerinages annuels de ville en ville, actualisant dans un contexte changeant un dialogue interreligieux dont le monde découvre chaque jour davantage la nécessité incontournable.

Trois charismes, trois missions, trois miracles ! J'imagine qu'il y a là quelques unes des surabondantes raisons qui justifient votre si juste décision d'accorder le Prix Charlemagne à Andrea Riccardi. Votre choix salue l'extraordinaire pertinence du message de Sant'Egidio, à l'heure où un système mondial dominé par l'avidité s'effondre sous ses propres excès. Ce monde est en mal d'amitié et d'espérance ; ce monde a plus que jamais besoin d'hommes qui croient en l'homme et qui croient que Dieu croit en l'homme encore plus qu'eux-mêmes.

Andrea Riccardi et Sant'Egidio lui apportent cette amitié, cette espérance et cette Foi. Qu'ils en soient loués !